

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 24

Artikel: Le dimanche dans mon village
Autor: C.P.-V.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215634>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES : Canton, 20 cent.
Suisse et Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au Conteur Vaudois,
jusqu'au 31 décembre 1920 pour

3 fr. 50

en s'adressant à l'administration, Pré-
du-Marché 9, Lausanne.

Sommaire du Numéro du 12 juin 1920. — Le diman-
che dans mon village (C. P.-V.) — Lo
VILHIO DÈVESÀ : Lé feille du velar ; La sepa dai féné-
sons. — A propos d'armoiries (A. Kohler). — La vie
à bon compte. — Mise au point. — Les machines in-
fernales. — C'était un bien beau temps (Rochardon).
— Maille à partir. — FEUILLETON : Fumée, suite (B.
Dumur).



LE DIMANCHE DANS MON VILLAGE

LADORABLE chose ! Se réveiller de bon
matin, dans le village encore engourdi,
mettre le nez à la fenêtre, boire l'air frais
et humer les odeurs saines, admirer dans le soleil
levant, l'image des blés mobiles, des luzernes ap-
pétissantes et des prairies sillonnées de ruisselets ;
écouter le babillage des moineaux vantards, pillards
et piaillards ; saisir au passage le vol d'une hiron-
delle, aspirer le parfum résineux qu'exhale le bois
voisin ; faire ainsi une collection d'images et de
sensations à feuilleter plus tard, dans la grisaille
monotone de l'existence de la ville.

Mon village est situé à mille mètres d'altitude ;
c'est un vieux village, mais, au matin, les mai-
sons quoique frustes, sont gaies. Chaque façade
porte sa galerie de bois, ajourée. En juin, des su-
reaux et des tilleuls en grand nombre leur font
une cour délicieuse. Des cerisiers, en pleine flo-
raison, secouent leur neige odorante. Les lilas sont
en fleurs. C'est exquis.

L'une après l'autre, les portes s'ouvrent, lais-
sant voir l'habitant, encore ensommeillé, qui con-
sidère le ciel et interroge les nuages. Ils sortent
de la maison, ils se saluent d'un mot, d'un geste.
Ils ont l'air satisfait. C'est dimanche. Rien ne
presse. Dans le bas, la vigne vient bien, la
« poussée » a été satisfaisante, les foins promet-
tent. On peut se reposer en paisible conscience.

Le pintier balaie devant Le Raisin, tandis que
les jeunes gens conduisent à la fontaine voisine
les vaches, génisses et chevaux pour les abreu-
ver. D'ailleurs chacun s'efforce pour faire la
toilette du village, les balais vont grand train de-
vant les maisons maintenant réveillées ; les filles,
en jupon court, les yeux encore gros de sommeil,
s'évertuent à nettoyer rapidement ; des chemi-
nées, la fumée s'élève, bien droite, annonçant au
loin que, sur le potager moderne, le lait com-
mence à moutonner, tandis que, goutte à goutte,
l'eau s'écoule dans la cafetière. On déjeûne à la
hâte, on « relave », on met en train le quartier

de viande dominical et le plat de légume tradi-
tionnel. La « première » sonne au temple. Déjà
les hommes ont fait leur barbe et bougonnent en
s'habillant, les femmes s'impatientent et les filles
geignent. Mais le temps se passe à chercher et à
courir ; la « seconde » sonne maintenant. Il faut
se dépêcher et s'expédier. Ce diable de Moret, le
marguillier, a sans doute devancé l'heure. Ding...
don... ding... don... La « troisième » sonne, les fi-
dèles vont au temple.

M. le pasteur a fait un beau sermon, un peu
sévère, et si les vieux approuvent, les garçons —
peu nombreux — et les filles font la moue. Mais
au fond, la théologie du pasteur ne les gêne guère.
Elle ne les empêchera pas de danser chez la tante
Emilie, au Raisin, ni de s'égarer le soir, dans les
sentiers. Regardez-le, ce sentier, ce délicieux sen-
tier qui, du bas du village, à travers une prairie,
descend jusqu'au ravin, d'où monte un clair mur-
mure. Le ruisseau aux légers clapotis s'égoutte sur
un lit de cailloux. C'est le sentier des Amoureux.
Ainsi le baptisèrent, jadis — il y a longtemps,
longtemps — les grand-pères et les grand-mères.
Et le nom lui est resté. Ce nom lui restera.

Mais au logis la ménagère tempête : « Ah ! ces
hommes ! » Au lieu de rentrer pour dîner, ils se
sont arrêtés sur la place, devant le pilier public,
pour causer. Enfin, ils se décident à aller se met-
tre à table.

Et maintenant, comme digestion, les mamans
« cottègent » ou vont faire un bout de causette
chez la voisine. Les papas, fatigués d'une semaine
de dur labeur, font un somme ; les garçons, par
groupes, sur la place, causent en riant parfois aux
éclats ; les filles, aussi en groupes, regardent les
passants, les gens en séjour dans le village ou la
station voisine.

Parfois passe un char, une voiture, une auto.
Et c'est un sujet de rires et de quolibets ; il faut
bien s'égayier un peu, les distractions sont rares
au village. Mais l'après-midi s'écoule, rapide, le
« goûter » y pratique une coupure agréable. On
« goûte » calmement, posément, copieusement. La
mère a mis sur la table, avec le beurre, un pot de
confiture ; peut-être même la veille a-t-elle cuit au
four banal un ou deux gâteaux appétissants. On
se régale, on se « revoit ». Puis de rechef les hom-
mes vont gouverner, le crépuscule s'étend et la
soirée, la fraîche soirée, propice aux amoureux et
aux chansons, tombe lentement sur le village, que
le silence envahit.

Maintenant, par groupes, se tenant par la
taille, les jeunes filles font les cent pas sur la
grande route, ou vont sur le « Crêt ». Elles chan-
tent : Salut ! Glaciers sublimes ! ou Petite fleur,
ou encore Joli Mai. Et les garçons suivent et...

Mais moi, voyant cette jeunesse si heureuse,
un sentiment de tristesse indéfini m'envahit, et,
comme je ne suis plus d'âge à courir la pretentaine,
je vais me coucher en disant : « Bonne nuit, bra-
ves gens ! » C. P.-V.

Pour faire beau voir. — Deux petites filles sortent
de la distribution des prix : l'une, chargée de cou-
ronnes, l'autre les mains vides.

Arrivée à la porte de sortie, celle-ci, se tournant
vers sa compagne :

— Prête-m'en une... pour dans la rue !



LÉ FEILLE DU VELAR

(Patois de la Maurienne.)

Lo monsu de la vela
Que voulon se mariâ
S'in von trovâ lé feille,
Hola, la deridera !
S'in von trovâ lé feille,
Lé feille du Velar.

— Eh don ! bonzour, lé feille,
Lé feille du Velar.
Eh don ! bonzour, lé feille :
Vollî-vo vo mariâ ?

— Vo n'éte pas pro bravo,
Pas pro ben ajustâ.

S'intornon à la vela
Po se fare ajustâ.
Prenon lour cravat, blanche
Lo solars matherâ¹.
S'intornon trovâ lé feille,
Lé feille du Velar.

— No venin de la vela
Pe no fare ajustâ ;
No venin de la vela :
Vollî-vo vo maria ?

Lo prennon à cou de pière
Pe la comba du Velar ;
S'aveton² l'euna l'autra,
Se betton à pleurâ.

— Et te que n'in é la causa
Que de ne si pas mariâ !³

LA SEPA DAI FÉNÉSONS

Lè tsaropès, qu'àmont lo tsaud dâo lhi et que lài
sè plièsont, lo matin, tantqu'è que lo sèlâo aussè
marquâ on quart dè dzornâ, sariont dâi galés lutus
s'on lè mettâi à la faulx tandi lè fénésons et qu'on
lè¹ fassè châota frou à traî z'hâorès dâo matin po
traci, lo fâotsi sur l'épaula, mettrè bas on tsamp
d'eparcette, âo raza on prâ dè fénasse et dè pâi
dè tsin, iô faut molâ à tot momeint po bailli on
pou dè mordeint à la faulx. Et pi n'est pas tot què
dè seyî ! s'on laissè ài fennès lo soim dè dèzandanâ
et de ratèlâ, ye faut, on iadzo que la rozâ est bas,
dètsirenâ, eintsaplâ, amocèllâ, appliyi, tserdzi et dè-
tserdzi. Quand fâ bio, va bin ; mâ lè dzo ont on
rudo bet, kâ n'est pas râ dè reveni à l'hotô avoué
on berrot dè fein contrè lè n'hâorès dè la né, que
ma fâi on est dâi iadzo rudo mafi. Assebin, po lài

¹ Les souliers cirés.

² Elles se regardent.

³ C'est toi qui en es la cause, si je ne suis pas ma-
riée.